

Il pleut
Le temps change
Mes rêves aussi
Ils rétrécissent au lavage
L'épidémie
La guerre
Les pénuries et l'ocytocine qui se fait rare
L'éclaircie c'est toujours pour demain
Et demain elle sera pour demain
Donne moi la main
Il pleut
Marchons
C'est un chemin
Qui n'a pas de fin

Du haut de la crête entre deux bouleaux
Je regarde l'espace émaillé de toits claustrogènes
Sous chacun
Un mic-mac de gènes
Dont l'agencement ne tiendra que ce que tiennent les flocons
Puis demain d'autres qui penseront avec émoi
Que leur destin est
Romanesque
Picaresque
Épique
Tragique
En tout cas unique

Et tous regarderont l'univers à travers leur petit
Mot Moi

C'est un avril froid
Qui pourtant transpire
La pluie et le sang
C'est une saison honteuse
Elle ne s'assume pas
Ni pour les fruitiers
Ni pour les peuples

Elle fait fleurir le forsythia sur le pré
Et les cadavres sur l'asphalte des rues
Que la nature est belle

C'est donc cela l'homme
Ce souffle qu'on gomme
Cette chair qu'on tranche
Cette psyché blanche
Si tant dérisoire
Que par désespoir
On fait très déçu
Une croix dessus

La solitude
C'est le bruit cristallin
De ma fourchette
Et le silence
Et autour
L'immuable immobile
Et la paix
En même temps que l'ennui
Et la plénitude
En même temps que le manque

Ô ma fourchette
Du fond des yeux
Je te cause

Je lui marche dessus
Sur son indifférence
Sur son dos large
C'est un bout de croûte rêche et rousse
Une cendrée cosmique
Elle me laisse crapahuter dans la fantasmagorie qui lui a
poussé sur l'écaille
Et je m'y crée un monde diapré
Une image magique sur une étincelle
Fugitive

Le monde dort
Enfin d'un oeil
D'une moitié
Les uns sont de sortie sur l'altocumulus du rêve
Les autres marnent et triment
Sur la glèbe
Sur le béton
Dans le fracas des usines
L'étouffement des bureaux
L'hypnose des écrans et le crissement des billets
Et la terre tourne
Et demain on échange
Et tous se souviendront de l'esclavage
Mais bien peu de leurs vacances au pays merveilleux de
l'incohérence
Et dans cent vingt ans au plus
Plus aucun ne sera là

Demain le jour se lèvera
Même sur les cadavres éclatés
Demain les survivants rebâtiront des tanières
Mais aussi
Des espoirs
Des amours
Des commerces
Des trahisons
Des ambitions
Des joies et des dépressions
Peu à peu
Ils reconstruiront un bonheur
Qu'ils détruiront
Par simple fascination pour la tragédie

Agrippe toi
Le vent est contraire
Et gris
Et noir
Il déboule ses nuées
Il nous roule comme un trois mâts qui double le Horn
Il voudrait bien nous faire chavirer
Tiens
Et mon bras et bon la barre
Tout a un début un milieu et une fin
Il se lassera
Et nous reviendra
Inopinément
Une mer d'huile bleue
Porteuse sécur
Et
Source de l'ennui

Les yeux au plafond
Il ne passe rien
Sauf le temps
Mouvement Invisible
Inapparent
Incessant
Rivière immatérielle
Vent qui va
Qui bouge
Et qui semble pourtant immobile

Sur quoi que dérive mon regard
Il accroche un souvenir
Un visage défunt
Dans le cerisier en fleur
Et l'herbe
Au beau milieu des pissenlits
Qui singe le lit de nos dernières amours
En réalité
Le prunier n'est que prunier blanc
Et l'herbe graminées vertes
C'est moi qui traîne ton fantôme
Et qui ne peut plus voir le monde
Qu'en te contemplant

Je ne peux plus te regarder dans les yeux
J'y vois la mer
Qui m'engloutit
Qui m'aspire
Je ne respire plus
Je me dissous
Les voiles du rêve me passent par dessus la tête
L'écume perle à tes cils
Je me perds
Je m'agrippe à tes hanches
On tangué
Et
Pendant quelques secondes
On n'existe plus

J'ai trop nonchaloi
La vie m'a filé entre les doigts
Et coulé sur mes pieds bientôt nidoreux
Ce qu'il me reste d'aloï
Se révèle foireux
Je peux penser, faire, dire
N'importe quoi
Sans attiser l'ire
D'une société qui merdoie

Longtemps
Il n'a pas plu
La Fagne s'est desséchée
Et les molinies mortes sont comme la peau d'une vieille
élégante
Ratatinée sur les os
La tourbe même retient ses effluves
Je trébuche mes ans dans ce paysage glabre
Nostalgique
Mais tout au bonheur d'être encore vivant
Sous un ciel sans Mig
Et sur un sol sans mine

Un jour d'été

Ton regard

Merveilles

Bulles

Orage

Cristal brisé

Une balle

Le bonheur et le temps

Fragiles

Imprévisibles

Fugitifs

Non renouvelables

Maintenant est déjà passé
Il n'existe pas
Le mur
Immobile
Est une étoile filante
Il n'y a pas de point
Il y a le vent du temps
Et la vie qui n'arrête pas de galoper
Et la réalité
Qui n'est que souffle
Et tout est sans début
Ni fin
Ni queue
Ni tête
Et rien que
Putative
L'haleine des dieux

Elle est à des années lumière
Dans sa bulle de soleil
Une blonde chevelure sans corps
Corolle posée sur l'alpaga des hautes graminées
Elle peint
Elle n'est plus avec nous
Elle est dans sa main
Elle est dans ses yeux
Même le vent se fige
Même les arbres font silence
Et un monde naît de ses doigts

Ils sont tous partis courir le monde
Le chien dans sa vadrouille
Le chat dans ses étirements
Il n'y a plus que moi
À l'ancre
Qui bâille et salue les nuages
Qui eux vont toujours quelque part
Un pinson chante
Le temps
Enluminé de soleil
Glisse sur ma peau comme un zéphyr
Je ne peux plus qu'attendre
Je dure

rien c'est rien
pourquoi faut-il qu'il y ait nécessairement quelque chose
tout ce qui existe est d'abord rien
avant de devenir quelque chose
et tout ce qui l'est devenu
après avoir été quelque chose
deviendra rien
il n'y a pas de différence entre rien et quelque chose
quelque chose c'est juste du rien provisoirement concentré
moi je dis ça
je dis rien

Une assiette d'herbe verte
Jusqu'au couteau noir des sapins
Et par dessus
Dos à dos les moutons gris
Un héron pointu déchire l'image
Le vent halète
Les vaches paissent
Le temps passe
Au loin
Très loin
Le sang gicle

Il fait gris
Comme d'hab
Je vais laisser passer
Le long cortège du temps
Celui dont la police estime la longueur à quatre-vingt ans
Mais qui est
En réalité
Beaucoup
Beaucoup plus long

Il date de longtemps avant les ossements retrouvés
Il va
Au-delà du perceptible
Jusqu'à la fin des temps
En cueillant le pluriel au passage

J'ai fait le mien
Sans doute

Le front sur la vitre froide
Je dessinais avec le doigt
Dans le halo trouble de mon haleine
Tandis que mes yeux suivaient le steeple chase des larmes de
pluie qui dégouлинаient sans fin

Je n'étais pas triste
Je m'ennuyais un peu
Délicieusement
Seulement pris de la poitrine aux yeux par une douce
mélancolie

L'écoulement du temps était mieux évoqué par les gouttes
infiniment ruisselantes que par la course des aiguilles de
l'horloge

Il ne m'angoissait pas encore
Il était même mon ami
J'avais quatorze ans
Et tout le temps de vivre

Ils jacassent
Au téléphone
Sur les réseaux
À la télé
Sur les radios
Entre eux
Aux terrasses
Au coin des rues
Mais ils ne disent rien
Parce que personne n'a plus rien à dire qui intéresse son
double
Chacun y va de son nombril
Chacun masturbé par son passionnant quotidien
Que de toute façon personne n'écoute
L'autre
Le fantoche
Est bien trop occupé à préparer sa réplique
Ça jacasse vous dis-je
Pas muets certes mais sourds
Et la solitude en fait ses choux gras
Ce n'est plus une société
C'est un côtoïement de seulabres crispés jalousement sur leur
petit moi

C'est un bonheur rampant
Qui se coule dans les herbes folles
Ni vu ni connu
Bien à l'abri des révélations de la lumière
C'est une petite joie
Presque honteuse d'être là
Au pied du frisson des fétuques et des canches
Humble et tendre
Elle se faufile vers son trou
Pour se faire oublier du monde méchant

Mais
Un bond
Le chat

Ils avancent leurs écrans de béton
Jusqu'à ce que
Comme des portes
Ils se joignent
La vie
Rétrécie
Survit derrière
Et j'ai perdu le sens de l'escalade
Et je zigzague entre les vantaux qui parfois encore
S'entrebailent
Et parfois mon œil subreptice
Se glisse
Et cueille
Le sourire effaré
D'un œillet sauvage
Et survivant

Oserai-je encore poéter sur le temps qu'il fait ?
Alors que
Le sang coule
Que le soleil le dessique
Que la pluie le dilue
Et que le sort de l'Homme est suffisamment terrible
Sans qu'on lui écrase sa dernière pâquerette d'espoir
La paix

C'est reparti
Le singe nu et belliqueux
Était resté calme trop longtemps
À la fin
Manger à sa fin
Soigner efficacement sa viande malade
Se payer des citytrips au prix du cornet de frites et la
Thaïlande au prix de Blankenberg
Rouler à cent trente
S'anesthésier en série télé dans les moments creux
Se saouler la gueule le dimanche
Chasser la perle narcissique sur Facebook
Ça sue l'ennui

"Il leur faudrait une bonne guerre" disaient les vieux qui
prétendaient en même temps avoir fait la "der des der"

Elle est là

Et cette fois
Ce pourrait être vraiment la dernière

La chauve souris et le ver luisant
Fêtent le solstice
En calligraphiant leurs écritures particulières
Sur le drap de la nuit

C'est déjà le milieu de la vie
On va redescendre
Aller au fond et rebondir
Combien de fois
Combien de cycles
Avant que se fige la pipistrelle et s'eteigne la luciole
Et ne reste que le drap noir de la nuit ?

Ma vie m'a sucé
Comme un berlingot
C'était délicieux
Je suis rassasié
C'est idiot
Il n'en reste qu'un peu
Et je suce encore
Même cette dernière transparence
Qui va se briser sous la langue
Et laisser des bords
Tranchants et un arrière
Goût de mangue
Sur un rien d'astringence

Puis
Plus rien
Que le manque d'encore

